



SE LIBÉRER DU MYTHE DU GRAAL

JOSÉ DUPRÉ

Dans la culture occidentale, la thématique du Graal s'est constituée au Moyen Âge, mais elle existe aussi sous d'autres noms, dans d'autres cultures, à diverses époques. Son origine, en Occident, se trouve dans le passage des évangiles chrétiens où il est écrit, qu'à la fin du supplice de crucifixion de Jésus de Nazareth, un soldat romain lui inflige un coup de lance au côté d'où coule du sang et de la lymphe (le texte dit : de l'eau). Alors un sage israélite, Joseph d'Arimatee, ami de Jésus, recueille dans une coupe, celle qui aurait servi à la Cène, cet effluent de la douleur, sacré à ses yeux.

Au Moyen Âge, le terme générique pour désigner un vase contenant était, avec diverses variantes : *graal*, *grasel*, *grazal*, etc... *gradalis* même, dérivant de cratère (coupe à boire).

La légende qui se développe alors se déploie, au cours du XII^e siècle, dans un ensemble d'ouvrages formant le dit "cycle du Graal", à partir du roman initial de Chrétien de Troyes. Elle contribue à instaurer une littérature de combat destinée à soutenir la propagande de l'Église romaine pour intensifier la croisade contre les cathares qui persistent dans le comté de Toulouse.

Pour ces penseurs spirituels de la dualité radicale de ce monde, il était inacceptable d'imaginer que la pure entité de l'être divin puisse tenir, en essence et en plénitude, contenue par une entité du monde manifesté, fût-ce une personne humaine de grande sainteté, et voire même par ce monde lui-même. Jésus a d'ailleurs déclaré dans l'Évangile : « *Mon Royaume n'est pas de ce monde* ». Néanmoins, toute l'Église militante et militaire, inquisitoriale et combattante, voudra affirmer que Dieu s'est manifesté dans son Fils, par le développement d'une théologie absolument inexistante à l'origine dans la geste de Jésus. Les "*Actes des apôtres*" qui nous décrivent au plus près la vie et les pensées des premiers disciples, peu après la mort de Jésus, évoquent celui-ci comme « *cet homme élu de Dieu que l'on a mis à mort...* », mais absolument pas comme Fils de Dieu et Dieu lui-même.

La constitution du mythe

Certains dominicains, parmi les plus sincères et compétents du XX^e siècle, pourront affirmer : « *Il apparaît bien que ces cathares médiévaux étaient au plus près des chrétiens des premiers temps...* » Mais devant l'intransigeance légitime des cathares du XIII^e siècle, l'Église de l'époque va développer une idéologie sans frein de l'incarnation personnelle de Dieu. Elle commencera par le dogme de la Trinité, qui pose problème par l'affirmation de la divinité du Fils, assimilé au Verbe de Dieu mais incarné dans un homme qui aura marché sur la Terre, mangé l'agneau pascal et chassé à coups de fouet les marchands du Temple... La Trinité du Père originel, du Verbe animateur et de l'Esprit saint, ne pose pas de problème métaphysique, ce sont trois phases de la Manifestation de ÊTRE¹. Mais cette volonté de diviniser un homme sort du domaine religieux-spirituel, pour entrer dans l'ordre d'un pouvoir politique totalitaire... Au faîte de son pouvoir qui visait à remplacer l'ex-empire romain, la Rome pontificale voulait affirmer que le vrai Dieu lui avait humainement, historiquement et physiquement donné le pouvoir de constituer la communauté des siens sur la Terre. Et il fallait que ceci fût compris par tous, y compris surtout par les plus simples – mais qui sont aussi les plus nombreux – de la manière la plus



concrète, assurant le passage, sans rupture de continuité, de la condition métaphysique à l'ordre terrestre.

Avec la Trinité, dont l'une des personnes par sa double nature, incarnant le Verbe, est aussi pleinement humaine, cela était assuré, dans un monde de mentalité pré-scientifique, pour plusieurs siècles. Depuis lors, par la puissance magique attribuée aux reliques, le Vase ou Graal qui servit à la Cène, puis reçut la substance sacrificielle la plus intime de toute victime propitiatoire : le sang et la lymphe de Jésus mourant, ce Graal devint la relique absolue de la religion d'un homme ressuscité qui a pu accomplir l'Ascension des Cieux, entièrement spiritualisé, et dont il est impossible d'exhiber la moindre relique de son corps...

Mais on a opportunément “retrouvé” ce Vase, ce Graal, dans un monde dominé par les chevaliers lancés dans une croisade devenue plus confortable sur la terre d'Europe...

Pour relancer cette croisade qui tend à s'essouffler, le mythe du Graal va donner une dimension mystique à la perspective de retrouver une Coupe surnaturelle que l'on dit taillée dans une énorme émeraude...

Le fonctionnement psychique du mythe et sa fabrication

Et le mythe est efficace car il dure toujours au XXI^e siècle. Les cliques de tapeurs de ballons qui drainent les milliards d'euros de foules naïves droguées de propagande, parlent à nouveau de conquérir le Graal, sans avoir le plus souvent idée de ce que cela signifiait... Mais les vainqueurs que l'on fait poser auprès des tristes coupes nickelées, s'en contentent par les salaires scandaleux qu'ils empochent. Le mythe du Graal propose toujours qu'un récipient soit empli d'une réalité extérieure présumée d'une très grande valeur, depuis la puissance divine au Moyen Âge, jusqu'aux chiffres qui gonflent les comptes bancaires des faux dieux des stades, voire les liasses de gros billets vers leurs portefeuilles pour les transactions louches.

Les trois évangiles synoptiques, à l'issue du dernier repas, dit "La Cène", relatent que Jésus prit le pain, le rompit et le donna, puis versa le vin dans la coupe pour le distribuer aux disciples, en disant « *Faites ceci en mémoire de moi...* ». Si cela avait été la réalité, les premiers disciples que les *Actes des Apôtres* nous montrent dans leur vie communautaire, auraient évidemment pratiqué ce rite que l'Église va présenter comme fondateur du sacrement de l'Eucharistie. Or il n'en est rien, les disciples pratiquent seulement le Repas fraternel, qui prend une importance vitale, dans un pays doublement exploité par la rapacité du clergé sadducéen du Temple hébraïque, et l'implacable occupant romain, où les pauvres mendient et meurent de faim. Ce Repas n'est pas l'Eucharistie symbolique, c'est la "soupe populaire" de survie pour la petite communauté naissante, en particulier les veuves et ceux qui ne peuvent plus travailler. Lorsque, par la suite, la communauté s'élargira et sera plus aisée, comme à Antioche, ces repas auront tendance à devenir des agapes bien arrosées ouvrant à des désordres que Paul de Tarse remplacera par le repas symbolique de l'accueil de la présence du Christ, concept nouveau, qui deviendra l'Eucharistie, au cours de la célébration dominicale solennelle.

Il importe de remarquer que le quatrième évangile, le plus tardif, celui de Jean, daté de la fin du premier siècle, voire du début du deuxième, ne relate absolument pas la fondation de l'Eucharistie par Jésus, mais l'institution du Lavement des pieds des disciples, en leur disant que le Premier devra être le serviteur de tous les autres.

Par contre, le même quatrième évangile indique une seule circonstance où Jésus donne une bouchée à manger à un disciple, Judas, et l'auteur ajoute : « à ce moment l'esprit du Mal entra en lui ». Étrange, mais cela écarterait trop de notre sujet de commenter ceci. Il faut cependant ajouter deux indications.

La première est que l'auteur de l'évangile de Jean était un lettré bien informé de ce qui se passait à Jérusalem, à tous égards. On a même retrouvé, lors de fouilles archéologiques au XX^e siècle, des fondations, ignorées jusqu'alors, de constructions indiquées par cet évangile. La deuxième indication est que l'Église devenue puissante au début du IV^e siècle, puis bientôt persécutrice, corrigea les textes des évangiles et ne livra leur version définitive qu'à la fin de ce IV^e siècle. L'évangile de Jean, plus tardif, eut un cheminement différent des autres et ne put être aligné sur ceux-ci. Il n'en reste pas moins que Jésus déclare : « Vos anciens ont prié sur cette montagne, et en d'autres lieux, mais vous devez désormais prier sans chercher à vous montrer, et dans le secret de vos cœurs. »

L'exploitation politicienne et para-religieuse du mythe

Au cours du XII^e siècle, la théologie utilitaire qui s'élabore va s'attacher à montrer que les bienfaits que l'on peut espérer de Dieu doivent arriver par les sacrements de son Église. Comme le Graal fut le réceptacle de l'intimité de son Fils, nous pouvons en être aussi le réceptacle. Pour tous les courants religieux vraiment spirituels, la force de l'esprit de ÊTRE ne se reçoit pas de l'extérieur, mais s'éveille intérieurement à partir d'un ordre de l'esprit qui est au-delà de l'espace et de la séparation entre chacun de nous et une altérité qui serait divine. Cette illusion, qui voudrait que la puissance divine puisse venir habiter et régénérer en l'exhaussant un réceptacle terrestre, fut proposée par des hommes éminents par ailleurs, jusqu'à notre époque.

Ce fut le cas de Pierre Teilhard de Chardin au XX^e siècle, savant jésuite, géologue et paléontologue très respecté par ses pairs laïques, découvreur d'hominidés archaïques, voulant concilier le fait de l'évolution démontré par Darwin avec la théologie chrétienne du Salut.

Teilhard écrit : « Celui qui aimera passionnément Jésus, caché dans les forces qui font grandir la Terre, la Terre, maternellement, l'élèvera dans ses bras géants et lui fera contempler le visage de Dieu. » C'est un fait que les potentialités de ÊTRE sont manifestées par les règnes naturels constituant la Terre, mais leur prise de conscience progressive ne se fait que par l'effort intérieur de la pointe éveillée des vivants lorsqu'ils commencent à percevoir l'esprit de ÊTRE à travers ses manifestations, par la science, l'art et la vie mystique. Pour les peuples dont

la geste de Jésus ne fait pas partie de la tradition culturelle, on ne saurait leur proposer une conversion au christianisme comme préalable à une expérience de ÊTRE. Ce dernier terme a une vocation universelle, et il n'est pas chargé des inévitables et constantes projections anthropomorphes que le mot "dieu" a tragiquement sédimentées au cours de l'histoire humaine. Ainsi, dieu est considéré comme "créateur", alors que ÊTRE se manifeste afin de se connaître.



Ce fut le cas de certains occultistes qui développèrent des points de vue intéressants par ailleurs, mais dont l'obéissance chrétienne les amena à des affirmations précises qui égarèrent beaucoup de personnes, au XX^e siècle, alors que Teilhard de Chardin resta dans une prudente formulation poétique.

Pour ces occultistes, reprenant l'antique et cruelle tradition sacrificielle animale et humaine venue du fond des âges – la puissance divine pénètre dans le corps vital de la planète par le sacrifice sur la croix, lorsque le sang divinisé va s'écouler sur la Terre. Puissance qui devient alors force de rédemption pour tous les règnes vivants, jusque et surtout à l'humain. C'est ce que ces occultistes nomment "*Le Mystère du Golgotha*". L'un d'entre eux, le

plus grand communicant probablement, annoncera dans les années 1910, « *l'apparition du Christ dans le monde éthérique vers la fin du XX^e siècle².* »

Il ne prenait pas de risque personnel, avec ce large délai. Mais ses disciples fanatiques furent embarrassés par cette prophétie. Certains exaltés tentèrent de la confirmer dès les années 1970, toutefois leur nombre restreint et leur crédibilité douteuse, la fit tourner court. Cette annonce est à rapprocher de celle de Jésus lui-même, annonçant son retour en gloire sur les nuées, pour le Jugement dernier et la Fin du monde, avant une génération. Il faut bien savoir que l'attente des premiers chrétiens était ce proche retour du Messie, et que lorsqu'ils le pouvaient, ils montaient le soir sur une éminence pour voir au plus tôt Son approche...

Le même occultiste donna une interprétation cosmique du mythe du Graal. Plaçant le Christ comme Maître des puissances solaires, il fit remarquer que la lumière visible du Soleil, éclairant une demi-sphère lunaire en faisait une vaste coupe offerte à la vue des humains. Mais, affirma-t-il, l'intérieur de la Lune et sa partie sombre recevaient et contenaient la force spirituelle du Christ, comme la coupe du Graal en avait reçu le sang et sa force mystique...

Le mythe du Graal, machine de guerre contre la spiritualité cathare

Cette mythologie s'élabore dès le XII^e siècle dans l'Église de Rome pour faire face à la forte pensée spirituelle des milieux cathares, qui ne sont autres que des clercs catholiques, bons connaisseurs des Écritures et qui en tirent honnêtement les conséquences. Des couvents catholiques entiers versèrent secrètement aux conceptions cathares. Donnons l'exemple de l'Abbé de l'abbaye bénédictine de Montolieu – dans l'Aude – recevant le *consolamentum* d'un Bon chrétien cathare...

Parallèlement à cette mythologie du contenant, Rome élabore celle du contenu. Le vin, sang du Christ, est seulement consommé par le prêtre à l'issue de la consécration. Seules de minces hosties, assimilées au corps du Christ, sont distribuées aux fidèles. Cette communion sous une seule espèce simplifie la cérémonie avec les vastes foules que l'Institution dominante peut rassembler, par la force aussi, faut-il bien le dire... Depuis plus d'un millénaire, les débats théologiques n'ont pas cessé dans le christianisme, sur la nature du sacrement central. La contestation cathare les a ravivés. Rome, n'hésitant pas à ordonner les plus atroces massacres de masse, hésite encore moins à trancher ce débat par un dogme conciliaire et pontifical.

Ce sera le dogme de la Transsubstantiation, qui oblige à croire que la consécration par le prêtre – même s'il est indigne – au nom de la filiation apostolique remontant à Jésus, c'est-à-dire à Dieu lui-même, transforme réellement la substance du pain, en substance du corps du Christ.

On connaît un cas de prêtre catholique médiéval brûlé vif, pour avoir dit à un chevalier dénonciateur que le pain de l'hostie, dans le corps, se corrompt comme une autre nourriture...

Le culte eucharistique se développa, en culminant avec la Fête-Dieu où, menant ce dogme à son extrême conséquence, l'hostie consacrée placée au centre de l'ostensoir, magnifique objet d'art religieux entièrement doré, en forme de soleil aux multiples rayons, est menée en procession solennelle dans les rues, portée par le prêtre, en costume sacerdotal liturgique, abrité sous un dais soutenu par quatre dignitaires.

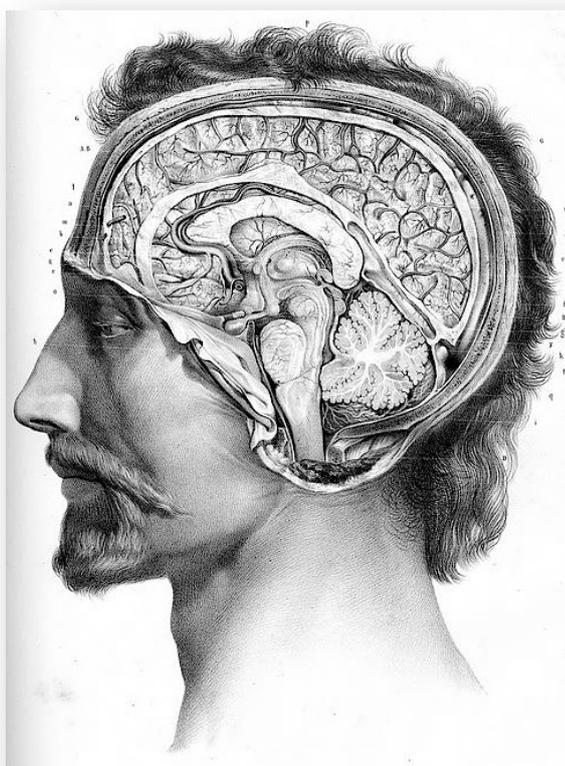
Ainsi, au peuple, s'imposa par ce dogme l'idée que, ce jour-là, il voyait Dieu, en personne et en substance, passer par les lieux familiers de l'existence commune. La splendeur artistique de tout le culte chrétien médiéval avait une puissante force de conviction pour un peuple vivant dans la grise monotonie de la pauvreté. Cette magnificence inspira les romans du Graal et de la Table Ronde. Table mystique autour de laquelle se tenait l'assemblée rituelle des Chevaliers, chevaliers du roi Arthur de Cornouailles, reçus en son château de Tintagel, lesquels partaient ensuite en expéditions pour rechercher la coupe du Graal... Le roman de *Perceval le Gallois* par Chrétien de Troyes montre, dans un château rencontré au cours de cette Quête, le passage d'une énigmatique procession avec un Graal et une Lance sanglante. À chaque occasion, il décrit avec ferveur les beaux objets, l'orfèvrerie, les vêtements somptueux, évoquant par cette beauté un monde surnaturel. Ce qui sanctifie, en quelque sorte, le monde terrestre dont fait partie le Graal, pour effacer sa différence avec l'ordre spirituel.

Là réside le but de l'Église médiévale : convaincre que sa magnificence d'institution privilégiée – plus encore que la noblesse – est justifiée par sa nature de fait, et d'institution divine, pour rendre sensible le monde divin. Le mythe du Graal a pour finalité de faire descendre l'ordre spirituel sous la forme terrestre à son meilleur, celui des richesses...

L'enchantement de ces romans tient à ce que les faits décrits semblent, par leur merveilleux, appartenir aussi bien à un monde qu'à l'autre. Les véritables mystiques verront là une séduction de Lucifer...

L'amour charnel de Tristan et Yseult, et le fin'amor méridional

D'ailleurs, on ne saurait évoquer le mythe du Graal sans mettre en évidence sa relation avec les mythes de l'amour humain dans les deux mondes européens qui vont entrer en conflit tragique par la croisade contre les cathares, dits albigeois. Rapidement vaincu dans le Nord, le catharisme reste fortement enraciné au Sud. L'Église, appuyée sur le Nord, va entreprendre sa reconquête religieuse qui deviendra une conquête politique. Le mythe du Graal s'est construit au Nord, machine de guerre idéologique dans une culture où le grand mythe de l'amour émerge sous la forme du roman de Tristan et Yseult. Le roi Marc a chargé son neveu, Tristan, d'aller en Irlande pour ramener Yseult, la fiancée qui avait été promise au roi. À Brangien, la servante de celle-ci, fut confiée la mission de verser un philtre d'amour destiné aux deux époux, après le mariage et avant leur première nuit, afin que leur union fût indissoluble. Mais, sur le bateau, alors que les deux jeunes gens ont très soif, Brangien sert une boisson avec le philtre. Leur passion aura des développements tragiques et une postérité sans fin.



Aujourd'hui, nous dirions que le philtre et son caractère artificiel par rapport aux êtres humains qui le subissent représente l'ensemble des agents chimiques endocriniens qui se déversent dans le sang des mammifères, et s'intensifient à partir de la puberté. L'esclavage dramatique qu'il leur impose, a dû être organisé par l'évolution de l'espèce pour assurer sa reproduction face à la puissance de mort du *contre-être*³. Dans le midi de la France, le même processus naturel fonctionnait, bien sûr. Mais, comme le catharisme refusait une religion appuyée sur la volonté de domination brutale de ce monde, une autre proposition naquit pour que puisse s'accomplir la profonde aspiration humaine à réunir les deux genres divisant tragiquement l'humanité. L'amour

courtois, ou *fin'amor*, fut exprimé et proposé par les troubadours pour idéal de communion entre l'homme et la femme.

Plutôt que de s'adonner bestialement à l'accouplement copulatoire des organes reproductifs, où la passion retombe après l'émission séminale, le *fin'amor* invite les amants à s'unir dans la perception des trois réalités, plus intenses et plus pérennes, du vis-à-vis qui l'émeut. Bien sûr, il s'agit d'abord de la beauté de la personne aimée, en fréquentant cette beauté non comme un simple indicateur vers les organes sexuels, mais comme un accès, en ce monde, à notre idéal de beauté, premier vécu des trois ordres spirituels : du beau, du vrai, du bien. Cependant, le philtre endocrinien agit, mais l'éveil à la vie de l'esprit peut permettre à l'amant de surmonter le désir auquel les animaux ne peuvent résister. L'amour du vrai éclaire alors toute chose, il est d'abord précieux pour discerner, parmi les sentiments, où sont les déviations et les vertus. Le bien est l'attribut souverain de ÊTRE qui se manifeste pour se connaître et pour aimer. Il conduit à la plus haute expérience qui est de percevoir, dans la personne aimée, à travers les transformations imposées par le temps, la pérennité de son être, menant à l'union véritable, dépassant la fragmentation imposée par le *contre-être*.

Cet idéal d'approche "par le haut" des amants imprégna la culture courtoise et se déploya dans les "Cours d'amour", ces assemblées poétiques – on dirait festivals aujourd'hui – où les poètes et les musiciens disaient et chantaient les péripéties de la rencontre amoureuse d'âme et d'esprit. Le monde actuel, dominé par la finance qui marchandise tout, et le plus rapidement possible, ne pouvait éviter de marchandiser le plus puissant désir vital ...

La pornographie, longtemps confinée à "l'enfer" des bibliothèques et au petit commerce "sous le manteau", a désormais tout envahi et dégorge jusque sur les écrans des smartphones. Le mythe du Graal est revendiqué par des paquets de muscles qui prétendent à la Coupe et se servent sur des nymphes qui doivent se sentir honorées d'être choisies par les dieux du cirque. Dans l'empire romain finissant, auquel notre monde ressemble tragiquement, des dames ardentes choisissaient comme amants clandestins les plus puissants gladiateurs qu'elles avaient vus, sur le sable rouge du cirque, saigner à mort les autres... Elles se faisaient le graal réceptif de cette puissance virile invincible qui les fascinaient en leurs tréfonds...

Car le mythe du Graal, quelle qu'en soit la déclinaison, est toujours celui d'une forme contenante et réceptive qui reçoit une réalité étrangère et novatrice venue d'ailleurs. Cette altérité et ce processus sont caractéristiques du monde manifesté et mélangé, profondément fragmenté, où la séparation

impose un vis-à-vis, rarement indifférent et toujours actif. Si la sagesse de ÊTRE aboutit au cours de l'évolution au dimorphisme des deux genres, ce fut pour pallier la dégénérescence consanguine. Les amants s'attirent par l'attrait de leur beauté et de leur vitalité complémentaires. Or, la consommation de l'être aimé n'aboutit jamais à la communion souhaitée. L'union physique, même à des états extatiques, n'y peut demeurer. Mais le processus permet la reproduction de l'espèce. Quant aux personnes, elles ne peuvent vaincre durablement leur séparation. Shakespeare les a génialement averties : « *La tragédie en amour, c'est que le désir est infini et l'exécution restreinte...* »

Gustave Thibon, un jour de 1984, m'a confié que, sur le quai de Marseille, accompagnant, en 1941, son Amie spirituelle la grande Simone Weil (1909-1943) qu'il ne devait plus revoir, il lui dit : « *Au revoir, Simone... dans ce monde ou dans l'autre...* » Elle lui répondit : « *Dans l'autre monde, on ne se revoit pas...* » Elle ne pouvait que vouloir dire : on ne voit que ce qui est séparé de nous. Dans l'ordre spirituel, la vision comme toute forme de connaissance est de l'ordre d'une communion dans ÊTRE. Simone Weil a elle-même écrit que vers 18 ans, à l'adolescence, elle perçut les émois propres à cet âge, mais qu'après quelques mois, elle comprit qu'elle devait s'en détacher définitivement.

On a des photos d'elle à l'âge de treize ans, d'une impressionnante beauté précoce... Gustave Thibon m'a dit : elle avait dû être une très belle fille, mais quand je l'ai connue en 1941, à force de se fagoter comme l'As de Pique, cela disparaissait... Déjà, Simone Weil avait émergé dans l'Amour de ÊTRE, et partageait en union mystique l'immense épreuve par le Mal que vivait alors le monde. Communion surhumaine qui la ramènerait, deux ans plus tard, dans l'ordre spirituel.

Une civilisation pour l'Esprit face au magisme du Graal

Auparavant, au cours de l'année 1941, lorsqu'elle était à Marseille, elle eut le génie de découvrir la civilisation courtoise et le grand courant de pensée de la dualité, passant par le manichéisme puis par le catharisme. Sur ce sujet, elle échangea deux fortes et belles lettres avec Déodat Roché, le fondateur des *Études cathares* mais, dans le malheur des temps, ne put le visiter, comme elle le souhaitait, avant de s'embarquer vers son intransigent destin.

Elle avait immédiatement jugé, de par son milieu d'origine, les aspects irrecevables et rien moins que "divins" de l'Ancien Testament, empli de récits d'une atroce cruauté.



C'était déjà ce que reprochaient les cathares, de même qu'ils dénonçaient, dans le développement de l'Église auto-désignée comme catholique, c'est-à-dire universelle, la répétition de l'idéologie sacrificielle des anciennes religions à sacrifices humains, puis animaux. Ils plaçaient au-dessus des autres Textes l'Évangile de Jean qui ne fait aucune allusion à l'institution de l'Eucharistie, où Dieu fait homme donnerait à manger son corps et à boire son sang...

Alors que se développait le catharisme en Occident, il en fut de même, parallèlement de l'Amour courtois, ou *fin'amor*, dit aussi Amour Provençal. Au lieu de partir, selon les impulsions animales naturelles, de l'attrait sexuel, la sagesse supérieure invitait à reconnaître dans l'être aimé, la présence d'un visage de ÊTRE, d'ordre purement spirituel et, dans les forces de son âme, qui brillent des qualités fondamentales de la psyché, comme les gemmes au sein de la terre. L'Amant, en les discernant dans l'Aimée, s'attachera aussi à les purifier en lui-même. Il sera conduit alors à contempler la beauté invisible du corps des forces de vie de l'Aimée.

Ce n'est qu'après avoir parcouru ce chemin d'élévation, que les Amants pourront s'unir physiquement, d'une commune volonté. Ce n'est plus dès lors une obligation, et certains ne l'ont pas tenu pour nécessaire.

Dans la civilisation courtoise méridionale, les cathares et les troubadours se côtoyaient partout, ils étaient notoirement reçus dans les mêmes maisons, dans les mêmes châteaux, mais les deux démarches restaient distinctes et peu de troubadours furent d'allégeance cathare déclarée. Pourtant les deux voies, l'une ecclésiale, et l'autre interpersonnelle, naquirent d'une même liberté spirituelle dans une civilisation en avance, capable de les porter toutes deux. Il faut bien constater que lorsque cette civilisation fut détruite par la force, catharisme et courtoisie retournèrent simultanément vers le non-manifesté, sans disparaître absolument, bien sûr.

Ainsi, l'amour-passion et le mythe de Tristan et Yseult l'emportèrent en Occident, face à une Église qui prétendait à le régler sévèrement, ce qui contribuait à la justifier.

Le mythe du Graal, par la puissance proclamée de l'Eucharistie, et la vénération absolue du Fils de Dieu sacrifié, dont le sang vient féconder la Terre visible et invisible, est alors affirmé comme la seule voie de salut. Une opération magique à laquelle il faut adhérer, alors que cathares et troubadours spirituels invitaient à cet éveil intérieur auquel nous appelle ÊTRE, qui nous manifeste pour se connaître, en nous qui sommes Lui à notre meilleur et au plus réel.

La quête dans l'ordre matériel d'un idéal dévoyé

Ce mythe du Graal, répandu sous diverses formes, s'applique au monde du mélange, il fut utilisé par une religion choisissant ce monde pour s'imposer dans les apparences, et par elles. C'est lui qui domine les versions mortifères détruisant le monde actuel. L'obsession pansexualiste qui gouverne le monde occidental en agissant par les voies psycho-cérébrales d'une contre-culture déshumanisante, jusque sur les téléphones devenus indispensables à chacun, domine aussi les peuplades arriérées dont l'explosion démographique mène à une future *guerre de tous contre tous*, déjà commencée par le terrorisme invasif. L'archétype du Graal est aussi celui de l'accouplement sexuel où un organe actif vient déverser un agent de fécondation dans un réceptacle passif.

Les agents de pouvoir l'utilisent à commencer par ceux du monde financier à travers l'économie de masse déshumanisée. Le moyen par excellence est l'envahissante publicité sur tous les médias possibles, énorme flux semencier de désir pénétrant toute la population humaine, par ce que des sociologues lucides ont nommé : le viol des foules. Les politiciens ont d'abord anticipé puis suivi les méthodes des économistes. Usant des médias pour imposer leur idéologie du moment, en donnant l'illusion qu'il s'agit du "politiquement correct", ils réalisent le formatage pavlovien des mentalités en sorte qu'une majorité de citoyens déposent dans l'urne la réponse qu'ils croient avoir choisie, mais qui leur a été inséminée de manière en partie subliminale.

Après l'épreuve du temps, ce ne sont pas les miracles, ni la promesse de revenir avant une génération, qui dominent dans la prédication de Jésus, mais son appel à la conscience, à une expérience intime que nul ne peut nier. La femme adultère ? La Loi dit qu'elle doit être lapidée. Alors que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre... Et ils s'en allèrent tous en baissant la tête. C'est bien cet appel à la conscience de la personne humaine, après des millénaires de fatalisme devant la puissance des "dieux", qui fit la force du message de Jésus. Les dirigeants selon ce monde, de ces chrétiens qui se multipliaient, eurent à imaginer une interprétation glorifiante de cet échec épouvantable : la mort infamante de leur prophète, pendu au bois par une crucifixion étrangère. Ils dirent que Dieu s'est fait homme pour se livrer en sacrifice sanglant afin de guérir et régénérer l'humanité et la création entière.

À partir de là, il fut possible d'élaborer toute une théologie, un culte des miracles et des reliques ramenant aux superstitions et aux structures de pouvoir théocratique des sociétés païennes. Il faut savoir, à titre d'exemple

et d'aboutissement, qu'à la veille de la Révolution française de 1789, la fortune foncière de l'Église était bien supérieure à celle de la noblesse...

Lorsque, au cours du X^e siècle, scandaleux depuis la tête de l'Église de Rome au palais du Latran, s'éleva du sein même du clergé en charge des peuples une sourde et ample protestation, la contestation de cette mythologie apparut. Alors, dès les débuts du XI^e siècle, de divers courants rénovateurs, émergea ce que l'on appellerait le renouveau cathare. L'esprit magiste de sacrements détenus soi-disant de concession divine, sacrements valables même conférés par un prêtre indigne, tout cela fut rejeté. Et l'on vit renaître un christianisme de la conscience que les puissances conjointes des princes de ce monde, soulevées par le pape, ne parvinrent à génocider qu'au début du XIV^e siècle, après trois siècles de massacres, de bûchers, d'extermination systématique. Pour dynamiser cette épouvantable contre-croisade au sein du monde chrétien, la théologie sanglante du sacrifice divin mit en œuvre et utilisa durant la période guerrière des XII^e et XIII^e siècles le mythe du Graal : à destination de la caste chevaleresque. Sa dimension poétique ne doit pas dissimuler l'imposture à l'égard de la réalité spirituelle. La civilisation du comté de Toulouse, où le catharisme résista le plus longtemps, sut ne pas s'y tromper. Dans l'Église cathare bien sûr, où seule l'impulsion de l'exemple spirituel de Jésus avait un sens ; mais dans la vie culturelle aussi où l'Amour courtois invitait à se rapprocher de l'être aimé dans sa réalité spirituelle, c'est-à-dire véritablement humaine, avant de fouiller éventuellement ses entrailles.

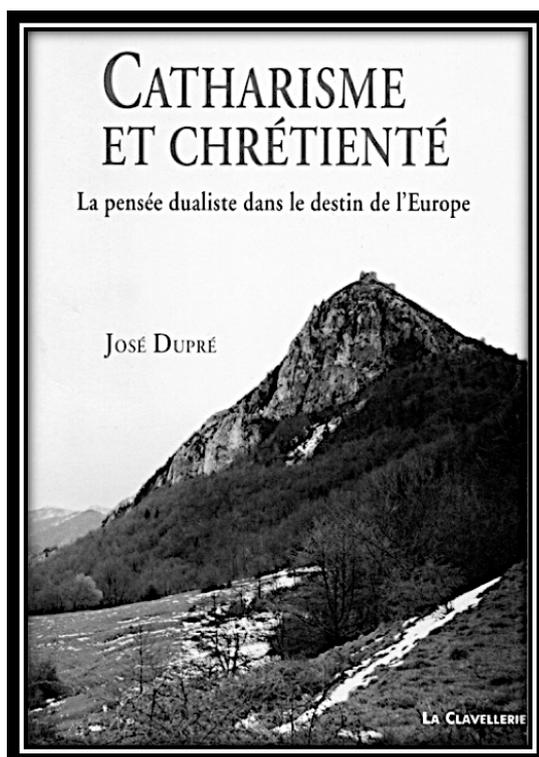
Conséquence de l'inversion maléfique : l'apocalypse se profile

Pour ce qui est de compter sur l'effusion du sang de Jésus dans la Terre comme levain salvateur magique à l'égard des règnes de la création, y compris l'humanité... Nous savons maintenant que nous sommes entrés dans la sixième extinction des espèces vivantes depuis la fin du XVIII^e siècle au moins, et qu'il est bien plus urgent que nous ne le pensions d'arrêter cet engagement fou. Réorientation d'autant plus difficile que la folle explosion démographique génère des milliards de consommateurs incultes et avides, surnuméraires pour la fin du siècle. Le concept de Dieu est une création anthropomorphe et fallacieuse, celle de Père illusoire bien qu'indispensable à Jésus pour être entendu. Mais l'Écriture lui fait dire : Je suis celui qui Est.

Nous pouvons le dire : ÊTRE se manifeste pour accéder à la soi-conscience, en chaque entité existante manifestée⁴. Mais l'humanité, au sommet actuel de cet accès, a empoisonné l'atmosphère de la planète. Il n'est pas d'autre issue que de changer radicalement de programme et de mode d'existence. Cela ne

se fera pas sur une opération extérieure graalique, mais par une métamorphose spirituelle, intérieure et humanisante, dont la naissance fut étouffée au XIII^e siècle en Occident.

1. Sur ce concept de ÊTRE employé par José Dupré, voir son article « Dualité radicale de cet univers », dans *Contrelittérature*, n°1, 2019, pp. 21-35. N.D.E.
2. Le lecteur aura reconnu Rudolf Steiner auquel José Dupré a consacré un ouvrage : *Rudolf Steiner. L'anthroposophie et la liberté*, La Clavellerie, 2007. N.D.E.
3. Sur ce concept de *contre-être*, voir José Dupré : « Dualité radicale de cet univers », dans *Contrelittérature*, n°1, 2019, pp. 21-35. N.D.E.
4. J'ai développé cette situation dans le n°1 de la présente revue ainsi que dans mes derniers ouvrages publiés.



JOSÉ DUPRÉ
CATHARISME ET CHRÉTIENTÉ
LA CLAVELLERIE, 2018
572 P., 25 €